

« Dis-moi comment tu lis, et je te dirai qui tu es ». D'une communauté à une autre

Vincent Ferré

Ce volume interroge les conditions de l'interprétation des textes littéraires, à la lumière des propositions de Stanley Fish. On connaît l'invitation, formulée par celui-ci en 1980 dans *Is There a Text in This Class? The Authority of Interpretive Communities* (traduit, en 2007, sous le titre *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*¹), de prendre en compte dans ce processus d'interprétation le rôle des « communautés interprétatives » (*interpretive communities*) dont les présupposés, les compétences, conditionnent l'activité herméneutique, dans une dialectique entre individu et collectif.

Cette idée célèbre et discutée – il n'est que de rappeler les analyses d'Umberto Eco dans *Les Limites de l'interprétation* ou d'Antoine Compagnon dans *Le démon de la théorie*²) – a été mobilisée à l'occasion de rencontres scientifiques associant des chercheurs, jeunes ou plus expérimentés, de disciplines et de cultures diverses, liées à leurs formations respectives en Argentine, Allemagne, Belgique, Espagne, France, Hongrie, Iran, Italie, au Portugal et en Suisse. Il s'agissait de réfléchir de manière croisée sur les pratiques et méthodes liées à nos habitudes de spécialistes de littérature française, de linguistes, de comparatistes, d'hispanistes et d'italianistes, de juristes, de didacticiens... afin de mettre au jour quelques-uns de nos biais et autres « évidences » que l'on pourrait croire partagées mais qui se révèlent propres à un ensemble donné. Le présent volume rassemble des contributions qui analysent, de manière théorique ou à partir d'exemples, le fonctionnement de diverses « communautés interprétatives » ; et contribuent à cerner les contours de cette notion féconde mais demeurée abstraite dans l'ouvrage de Fish. Réfléchir au fonctionnement concret de telles communautés – création, renouvellement, adhésion, dissidence, relation concurrentielle entre communautés, volonté d'imposer une

1 Stanley Fish, *Is there a Text in this Class? The Authority of Interpretive Communities*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1980 ; *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, trad. Étienne Dobenesque, Paris, Éd. Les Prairies ordinaires, 2007.

2 Umberto Eco, *Les Limites de l'interprétation [I limiti dell'interpretazione, 1990]*, trad. de Myriem Bouzahr, Paris, Grasset, 1992 et Antoine Compagnon, *Le démon de la théorie*, Paris, Éd. du Seuil, 1998.

interprétation... –, amène à envisager des implications en termes de libre arbitre et d'individualité essentielles pour nos disciplines, et à repenser les relations entre texte, auteur et lecteurs, parfois en opposant des objections nouvelles aux postulats de Fish, parfois en proposant des compléments ou des alternatives (communautés évaluatives, littéraires, linguistiques...).

Frank Wagner (« Communautés interprétatives » : théorie et pratique(s) ») à qui l'on doit déjà des analyses de référence sur ce sujet³, revient sur le rôle de ces communautés « responsables à la fois de la forme des activités d'un lecteur et des textes que cette activité produit⁴ » du fait de paramètres d'interprétation intériorisés, et sur les objections suscitées par cette notion – dont l'accusation de relativisme. S'intéressant ensuite aux précisions et suggestions contenues dans la postface plus récente (2007), où Fish revalorise (de façon apparemment paradoxale) l'intention de l'auteur, F. Wagner montre que ces analyses ne viennent pas, en réalité, contredire les textes antérieurs en ce qu'elles demeurent à un haut niveau de généralité, apparemment inaccessibles à la réfutation et détachées de toute nécessité d'une validation empirique : il serait ainsi « impossible d'interpréter ou *a fortiori* de critiquer *Quand lire c'est faire* sans en cautionner les thèses, malgré qu'on en ait ». Toutefois, examinant le flou entourant le processus de constitution des « communautés interprétatives », l'absence de prise en compte d'une diversité herméneutique avérée dans des milieux où ne devrait logiquement exister qu'une seule communauté, F. Wagner souligne d'une part l'importance du choix individuel ; d'autre part, il remet en question le caractère supposé hors-sol de la théorie de Fish, pour réhabiliter les applications concrètes. Repartant de la double interrogation *Dis-moi ce que tu lis, et comment tu lis*, il propose alors de distinguer « communauté interprétative » et « communauté évaluative » à partir d'exemples empruntés à l'institution universitaire et scolaire pour réfléchir à la constitution du corpus ; avant d'en venir à l'interprétation proprement dite, à ses fluctuations et ses ancrages historiques, en s'appuyant sur les travaux de Vera Nünning qui permettent de sortir de l'aporie consistant à simplement renvoyer dos à dos les interprétations des « communautés interprétatives » – pour conclure à la fécondité de la notion de « communautés interprétatives » dans une perspective de « méta-herméneutique historique ». L'opérativité de cette notion est réévaluée (à partir de l'exemple de la polémique Barthes-Picard sur Racine) : une association entre les approches de Fish et de Bayard est

3 Frank Wagner, « Actualité(s) de Stanley Fish », sur « Vox Poetica » : <https://www.vox-poetica.org/t/articles/wagner2009.html> [page consultée le 21 novembre 2021].

4 Stanley Fish, *Quand lire c'est faire. L'autorité des communautés interprétatives*, op. cit., p. 55.

finalement proposée pour penser ensemble individu et communauté, « communautés interprétatives » et « paradigme intérieur ».

La réflexion sur le corpus et le contexte institutionnel présente des points communs avec l'analyse de Marie-Agathe Tilliette sur « La recherche en Littérature comparée » (sous-titrée « lire à la première personne du pluriel ? ») et celle de Romain Bionda. La première part du roman historique du début du XIX^e, examinant son rôle dans l'affirmation des identités nationales, en particulier dans « la conscience d'une identité partagée », dans un contexte transnational de coexistence entre communautés. Cette analyse des relations entre politique et interprétation des textes, à la lumière des travaux de Benedict Anderson (*Imagined Communities*, 1983), conduit Marie Agathe Tilliette à souligner les différences entre les conception anglophone et francophone de la communauté / *community* et à montrer le rôle de la fiction, qui permet ici de « faire voir » l'histoire, avant de proposer des remarques réflexives sur la démarche comparatiste, à l'aune des communautés interprétatives. Prendre en compte les communautés ancrées historiquement dans l'époque de première réception des œuvres étudiées et celles destinataires des travaux de recherche en littérature apparaît alors de nature à suggérer des aménagements des corpus, entre tradition scolaire et recherche de représentativité.

Le second, Romain Bionda (« Quelles communautés interprétatives pour les textes de théâtre aux XX^e et XXI^e siècles ? Pour une histoire des relations entre les études littéraires et les études théâtrales »), souligne le statut particulier des textes de théâtre dans les études universitaires ; plus particulièrement dans les communautés de lecteurs formées par les spécialistes des études théâtrales et nombre de créateurs et de critiques. Prenant l'exemple de Koltès, R. Bionda scrute le discours sur ses œuvres, perçues comme des textes devant nécessairement être complétés par leur mise en scène pour être correctement interprétés : la « lecture scénique » débouche dans le cas de *Roberto Zucco* (et d'autres pièces) sur des analyses qui contredisent la fiction. Ce qui est en jeu est bien l'appartenance, ou non, du théâtre à la littérature, elle-même sacralisée par d'autres communautés de lecteurs, à commencer par celles relevant de l'institution scolaire. C'est à une prise de distance à l'égard de ces « discours de fond » concurrents – et qui s'annulent mutuellement, dans leur caractère d'évidence auto-exclusifs – que nous invite R. Bionda, ainsi qu'à revisiter des lieux communs critiques, sur le caractère « illisible » du théâtre et l'antagonisme supposé entre « littéraires » et spécialistes de théâtre.

Les deux textes suivants optent pour des approches philosophiques et linguistiques. Discutant les implications des propositions du « premier S. Fish » – celui de 1980 – sur le rôle des lecteurs comme créateurs de textes,

apparemment privés de leur liberté, d'individualité, et de toute possibilité de se réclamer de la lettre du texte pour fonder une interprétation, Farid Ghadami (« Against Interpretation, Against Community: In Honor of Jean-Luc Nancy ») se focalise sur l'intention des écrivains et leur rôle dans la création de communautés – et en retour, sur le rapport de force entre communautés interprétatives et textes littéraires. Optant pour une perspective politique, convoquant le modèle répressif et la censure pour éclairer le fonctionnement des communautés interprétatives, F. Ghadami propose, citant Nancy, Bataille et Blanchot, de promouvoir le modèle de « communautés littéraires », apparemment défailtantes en regard des communautés interprétatives mais à même de permettre une forme de liberté. Lui faisant écho depuis le versant linguistique, Agatino Lo Castro (« L'acte de lecture comme parcours d'interprétation : le lecteur face au texte ») crée un dialogue entre les théories classiques d'Eco (*Lector in fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*) et celles de Fish, sans gommer leurs oppositions; et propose un recours à celles de François Rastier pour mieux élucider le fonctionnement des communautés interprétatives à la lumière des communautés linguistiques. Il suggère de se passer du Lecteur Herméneute (Eco), de privilégier « le niveau du texte en tant qu'objet complexe » et d'envisager, comme truchement entre parcours d'interprétation et communauté interprétative, le rôle de la communauté linguistique.

S'ouvre alors une série d'études de cas relevant de la littérature française, de la didactique et de la littérature comparée. Corentin Boutoux (« Les plateformes d'autoédition comme espaces d'émancipation : l'illusoire autorité des communautés ») esquisse une ligne de partage possible entre l'écosystème des plateformes d'autoédition en ligne et l'édition « traditionnelle » selon le critère communautaire, du fait de la redéfinition apparente de l'autorité littéraire (devenir un écrivain numérique dépendant davantage de soi seul) et de la relation directe possible entre auteurs et lecteurs. Les plateformes permettent en effet à des communautés de lecteurs et d'auteurs de se créer dans une situation d'apparent indépendance envers tout pouvoir institué, et de fonctionner selon un principe d'interaction différent des communautés interprétatives qui se rapportent aux professionnels du monde du livre. Toutefois, l'étude de quatre plateformes d'autoédition francophones (Librinova, Atramenta, IggyBook et Monbestseller) révèle d'une part des points communs avec l'édition institutionnalisée, d'autre part le fonctionnement ambivalent des « communautés interprétatives » associées; et permet de réfléchir à la question de la littérarité des textes auto édités ainsi qu'aux limites de leur légitimation.

Explorant d'autres critères d'appartenance à des communautés, Maxim Delodder (« "Moi je m'habillais dans les règles" : style et communauté chez Guillaume Dustan ») définit les contours d'un « style gay » à partir de textes de la fin des années quatre-vingt-dix. Travaillant sur les codes, le processus d'interprétation des signes, ainsi que sur le langage d'une communauté gay à la fois ancrée (à Paris), globalisée et dématérialisée (avec le minitel !), M. Delodder envisage ce style comme « code partagé » par une communauté, code fondateur et non seulement signe de reconnaissance d'un « vous communautaire » (Fish), ce qui conduit à envisager la relation entre groupe et individu, processus d'inclusion et d'ostracisme figuré dans la fiction ; puis la façon dont à son tour l'auteur partage ce savoir, de manière didactique, dans son récit. Cette ouverture crée une communauté très diverse de lecteurs auxquels sont révélés des codes – comme le fait le narrateur proustien dans *Sodome et Gomorrhe* –, dans une mise en scène « spectacularisée », à la dimension consumériste, qui révèle des points de contact avec le plus grand ensemble capitaliste, voire (chez Dustan) des préjugés néo-coloniaux qui contrastent avec le principe de liberté revendiqué par la « communauté de petit nombre ».

Genre, style et classe constituent des points communs avec l'examen, par Ana Beatriz Coelho (« La construction d'une communauté entre centre et périphérie : le sens de l'appartenance dans *La Place* d'Annie Ernaux ») de la trajectoire entre une classe sociale d'origine et celle intégrée par le biais d'études qui donnent accès à un savoir, à des compétences (ici : littéraires) qui font changer de communauté interprétative. Le cas d'Annie Ernaux est d'autant plus intéressant qu'elle demeure plutôt en marge de cette nouvelle communauté, dans une sorte d'entre-deux, agrégeant autour d'elle des lecteurs dans une nouvelle communauté dont elle façonne les contours et dont les limites se révèlent mouvantes. Le choix de l'autobiographie, plutôt que de la fiction ou l'autofiction, et d'un style, d'une écriture « plate », apparait ici sous un nouveau jour.

Dans « Du pastiche, des femmes, et du féminisme. Invention et interprétation (Beauvoir, Duras) », Camille Bortier propose une double approche – critique et fictionnelle – des relations entre les deux écrivaines, puis explicite le sens de sa démarche, qui relève de la « poétique des possibles » et de la « critique "en action" » (selon la formule de Proust). Se réclamant de Jacques Dubois, Franc Schuerewegen, Pierre Bayard et Michel Charles, cette activité créatrice, fondée sur une connaissance érudite de son objet, donnant naissance à un texte qui aurait pu être – un pastiche du style épistolaire de Duras et Beauvoir – est employée ici avec pour horizon de mettre au jour « la façon dont la communauté féministe construit, donc, invente ses textes ». Une telle démarche met à l'honneur le rôle des lecteurs assimilés à des créateurs et

des inventeurs, et propose, non de « retrouver » des œuvres « perdues » mais d'amener à la lumière des œuvres possibles, dans un exercice de « création en critique » – faisant écho à Stanley Fish pour qui « [l']interprétation n'est pas l'art d'analyser (*construing*) mais l'art de construire (*constructing*) »⁵.

Un dernier paramètre, l'âge des lecteurs, est pris en compte par Blanche Turck (« Détéisser l'interprétation. Des usages possibles de la traduction poétique au Cycle 4 »), qui revient au cadre (scolaire) où sont nées les réflexions de Fish. A partir d'un poème en langue étrangère est proposée une analyse des compétences des lecteurs et de leur activité créatrice, du rapport à leur propre langue et à l'altérité linguistique ainsi qu'au dépaysement historique et culturel et à leurs incidences herméneutiques ; donc de la place de l'individu au sein d'une communauté fondée par l'institution, et de la possibilité qu'a une communauté interprétative de s'observer, en adoptant une posture réflexive.

En ouverture, Franc Schuerewegen (« Petite défense de l'intention auctoriale, par un ancien sceptique de la question ») souligne l'évolution de Fish sur la place de l'auteur, de son autorité sur le texte et l'interprétation de celui-ci. Repartant d'abord de l'histoire de l'explication de texte, F. Schuerewegen remet en question l'image d'un Gustave Lanson tenant d'une objectivité et d'un positivisme exclusifs, pour le présenter comme le précurseur de théories modernes (Iser, Eco), en raison de son intérêt pour l'interaction entre texte et lecteurs, même s'il plaide pour le primat de l'intention de l'auteur. F. Schuerewegen examine ensuite le tournant proustien de l'histoire de la critique littéraire, qui ébranle Lanson ; estimant que ce dernier ne s'est pas tenu à une position positiviste mais que le recours au sens voulu par l'auteur revient en fait à concevoir « une hypothèse sur la personne de l'auteur » et sur le sens que celui-ci donne à son texte. Sont ainsi conciliées les lectures de Lanson, Fish, Compagnon et Charles, et dépassées les oppositions apparentes entre relativisme et intentionnalisme. Ne faut-il pas finalement imaginer un Lanson heureux ?

Né à la suite de la première « université d'été »⁶ de la nouvelle École Universitaire de Recherche « Francophonies et Plurilinguismes : Politique des langues » (EUR du Grand Paris FRAPP, ANR-18-EURE-0015 FRAPP) dirigée par Yolaine Parisot, organisée du mardi 16 au samedi 20 novembre 2021 en association avec la Maison de l'Île-de-France (dirigée par Francesco Torrisi) à la Cité Internationale Universitaire de Paris, le présent volume est en outre le

5 Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, op. cit., p. 62.

6 Pour des raisons liées à la pandémie, cette « Université d'été » est devenue « Université d'automne » puisqu'elle s'est déroulée du 16 au 20 novembre 2021, à Université Paris Est-Créteil Val-de-Marne (UPEC) et à la Maison de l'Île-de-France, Cité Internationale Universitaire de Paris. Le présent volume n'en constitue toutefois pas les actes : quelques textes en sont issus, très remaniés, d'autres ont été écrits par des contributeurs extérieurs.

fruit d'une collaboration ancienne et fidèle avec le réseau « *LEA!* – Lire en Europe Aujourd'hui », porté successivement par Aniko Adam et Maria Cabral. Il doit énormément à Franc Schuerewegen, de l'Université d'Anvers ; ainsi qu'à l'implication d'un conseil scientifique dans lequel en particulier Yolaine Parisot, Graciela Villanueva, Laure Clément-Wilz, Isabelle Léglise, ainsi que Clara Berdot et Manon Berthier (doctorantes UPEC, LIS / EUR FRAPP) se sont beaucoup investies. Que ces « communautés » multiples, constamment renouvelées, soient ici remerciées pour toutes ces années.